

Bientôt tout le monde fut sur pied, le P. Benvenuto ne tarda pas à paraître :

— Mes enfants, dit-il, beaucoup d'entre vous succomberont aujourd'hui. A genoux, que je vous absolve et vous bénisse !

Tous les combattants s'agenouillèrent avec le prêtre, qui pria pendant quelque temps à voix basse, puis s'étant relevé :

— Mes enfants, continua-t-il avec onction, je vous absous et vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

— Amen, répondîmes-nous en chœur.

— Que chacun fasse son devoir, c'est tout ce que j'ai à dire en ce moment à des patriotes qui veulent affranchir notre chère et sainte Pologne.

Les soldats allèrent silencieusement prendre leur rang de bataille. Le général Zarembo devait prendre le commandement en chef.

— Ce qui va nous faire le plus de mal et paralyser nos opérations, dit-il, ce sont leurs canons ; sans l'artillerie nous vaincrons.

Le comte Suchoszewski, alors capitaine de tirailleurs cracoviens, s'avança :

— J'irai enclouer leurs canons, général, dit-il. Y en a-t-il parmi vous deux cents qui veulent mourir avec moi ? Qu'ils fassent le sacrifice de leur vie pour le salut de tous.

Mille hommes s'offrirent, là où il n'en fallait que deux cents, et pourtant ils le savaient, ces deux cents allaient mourir jusqu'au dernier.

— Eh bien ! dit le général, nous sommes cent vingt dizaines, qu'on en tire vingt dizaines au sort.

Quelques instants après les vingt dizaines, favorisées par la fortune de l'héroïsme se séparaient du corps principal et formaient autour du vaillant capitaine la *phalange de la Mort*. Charles pleurait de n'avoir pas été choisi.

— Soyez tranquille, lui dis-je, aujourd'hui nous serons tous favorisés.

Le général prit alors ses dispositions de combat. Il recommanda de ne pas tirer un coup de fusil avant que l'ennemi fût à cent pas. Ceux des tirailleurs et des zouaves qui avaient des fusils à deux coups devaient réserver leur second coup pour riposter aux Russes pendant que ceux qui avaient des fusils de munition rechargeraient leurs armes. En cas de confusion ou de déroute, je devais aller avec mes uhlans charger les fuyards et faire replier ma colonne de chaque côté derrière les fusiliers.

Cette manœuvre se répéterait tant qu'il y aurait des combattants. Les dispositions prises, on attendit l'ennemi dans un silence recueilli.

Quand les premiers pelotons, qui marchaient par masses serrées, se furent avancés jusqu'à la portée voulue avec cette précision automatique qui distingue le soldat russe, le cor du milieu s'éleva aigu et sinistre, les détonations éclatèrent dans les rangs polonais, et une centaine de Russes mordirent la poussière. Ceux qui suivaient reculèrent effrayés, et malgré les appels réitérés, un grand nombre se débandèrent et ceux-là tombaient sous la faux des Kossinierz ou de mes uhlans. Les Russes, à leur tour, firent alors une décharge : une vingtaine de Polonais tombèrent. A ce moment les deux cents sacrifiés fondirent sur les Moscovites, firent une immense trouée dans leurs rangs et se ruèrent sur les canons. Prompt comme l'éclair, le comte M... et mon vieux brave Zeromski plantèrent leurs poignards dans les lumières des pièces. K... voulut enfoncer le sien avec un fusil, une première balle lui cassa le bras, une seconde lui fracassa la tête. Zeromski eut le crâne brisé par une crosse de fusil et tomba foudroyé au moment où, ayant encloué un canon, il levait sa *rogatka* en criant : Niech zije Polska ! (Vive la Pologne !)

Nous n'avions pas assisté de sang-froid à l'horrible massacre de ces deux cents martyrs, et tous, d'un commun accord, nous nous étions jetés dans les rangs ennemis. La voix des chefs n'était pas entendue ; on se battait corps à corps avec une fureur égale des deux parts. Par moment, lorsque les Polonais, cédant au nombre, étaient refoulés, les artilleurs rechargaient leurs pièces à la hâte, et lorsque nos soldats revenaient à la charge, la mitraille les refoulait à bout portant. Mais on ne songeait plus à se préserver et à se couvrir, on se précipitait sur l'ennemi avec fureur, on le frappait avec rage. Les officiers, comme les soldats, étaient forcés de disputer leur vie, car toute tactique et toute stratégie étaient devenues inutiles et impossibles.

Dès le début, en me jetant dans la mêlée, je fus attaquée par un maréchal des logis de dragons. Un combat au sabre s'engagea entre nous, mais j'étais tellement brisée de fatigue que je me tenais à peine en selle. Non seulement je n'étais pas capable de porter des coups, mais il me restait à peine assez de force pour parer